



Des moutons au grand chic: mouton de laine de François-Xavier Lalanne.
À gauche: Edward Mitterrand à Genève.

LE SENS DE L'ART

Edward collectionne (entre autres) des moutons; et dans son temps libre, il lui arrive de lancer des princes par-dessus une haie. Le conseiller en art appartenant à la famille Mitterrand aime découvrir de nouvelles perspectives insolites. Pendant son enfance, il se perdait entre des sculptures de Niki de Saint Phalle et des boîtes Brillo de Warhol. À présent conseiller en art et directeur de la Galerie Mitterrand, il fait appel à son sens prononcé de l'esthétique à Genève, à Paris, et sur la Côte d'Azur.

Par KATHARINA SAND Photographie NICOLAS SCHOPFER

Comme deux boomerangs dans un mobile d'Alexander Calder, les broussailleux sourcils du galeriste Edward Mitterrand semblent suspendus au-dessus de son nez fin et de ses yeux bleus. Un brin d'Alain Delon, un petit air de Giacometti, et puis au-dessus, ce front dégagé, seul trait du visage qu'il ait en commun avec son grand-oncle François Mitterrand, l'ancien président de la République française.

Il y a quatorze ans, Edward fonde la galerie Mitterrand + Cramer, aujourd'hui transformée en agence de conseil en art. Depuis peu, il occupe également le poste de directeur de la Galerie Mitterrand, située à Paris et appartenant à son père, Jean-Gabriel Mitterrand. Pour éviter tout lien avec la politique, cette dernière, créée en 1987, est alors simplement appelée JGM. Jusqu'au jour récent où une agence de mannequins quitte



Force et fragilité: Jean-Gabriel Mitterrand et Niki de Saint Phalle chez cette dernière à Soisy, printemps 1989.



Le colosse, le prince et un moment de liberté: *Tossing A Friend*, avec Martin Kersels.



Mark Handforth, *Deep Violet*, 2014.

le bâtiment de la galerie dans le Marais et libère 200 mètres carrés supplémentaires. Un espace que Jean-Gabriel décide de confier à son fils, dont la sensibilité et l'expertise pour l'art ne fait plus de doute. La galerie est alors renommée.

Edward ressent l'art: «Lorsqu'on entre dans la salle Earthroom du Dia Center, cela provoque une émotion esthétique. On laisse l'agitation derrière soi et puis, soudain... oui, c'est une sensation physique. Je ne la qualifierais pas de mystique, mais plutôt de rare.» L'art, donc, vu sous une forme d'expérience sensorielle et spatiale, ressentie presque à l'image d'un parfum. Une affaire de corps et d'âme: «L'art est une vocation. Comme devenir infirmier.» Cette sensibilité artistique semble être héréditaire: son oncle Frédéric Mitterrand est l'ancien ministre de la culture sous Sarkozy, et sa demi-sœur Laura Mitterrand est directrice de la très renommée Gavin Brown Gallery et travaille en parallèle sur la foire de l'art *Independent* à New York.

Edward ouvre sa galerie à Genève il y a quatorze ans grâce à sa rencontre avec Désirée Le Roux. Ils tombent amoureux au salon Paris Photo. La Genevoise lui présente ses amis Stéphanie et Bertrand Cramer, qu'il conseille d'abord en tant que clients, avant de fonder avec eux une galerie. «Au départ, je n'avais aucune idée de ce que je faisais mais, pour la première exposition, j'ai tout de suite eu Basquiat et le salon LISTE m'a accepté. Cela m'a énormément aidé.»

Dès qu'Edward et Désirée se sont mariés (ils ont depuis divorcé), leur appartement a été vite envahi – même parfois entièrement rempli – par des artistes, comme par exemple Martin Kersels. Cet énorme artiste leur rendait visite accompagné de son épouse et son fils, à la silhouette également massive. Edward se souvient: «Il restait à peine la place pour respirer.» On s'imagine le Français à la silhouette élancée et si sensible à l'espace qui l'entoure recevant un sosie de Helmut Kohl et sa famille dans un placard à balais. Comme une invasion surréelle et vivante de sculptures de Botero et de nanas de Niki de Saint Phalle. Mais, selon lui, cela en valait la peine, car «avec Kersels, nous avons jeté Emmanuel-Philibert de Savoie par-dessus une haie!». À l'issue de l'exposition de Kersels (et, on soupçonne, légèrement éméchés), ils font monter le prince de Venise et du Piémont dans une voiture et le conduisent jusqu'au jardin de ses parents. Là, avec élan, ils lancent le prince par-dessus la haie du

domaine familial. Celui-ci atterrit sur un matelas qu'ils ont apporté, fixé sur le toit de la voiture. Une mise en scène renversante, inspirée de la performance et de la séquence de photos de Kersels, *Tossing A Friend*, qui permet surtout «un petit moment liberté».

Des moments qu'Edward respirait comme enfant en parcourant l'immense bâtiment de l'Artcurial, où ses pas et son imagination se perdaient souvent dans la salle Kandinsky. Co-fondateur de la Galerie Artcurial pour L'Oréal, son père y exposait, depuis 1975, des sculptures d'artistes tels que Rodin, Tinguely ou encore Niki de Saint Phalle. Un week-end sur deux, Edward était entouré du bleu profond des œuvres d'Yves Klein, du pop art de Warhol, ainsi que des crocodiles surréalistes et des moutons de laine des Lalanne, les artistes fétiche de son père. (Yves Saint Laurent, Pierre Bergé, Karl Lagerfeld et Valentino s'arrachaient ces moutons chics des Lalanne, qui enchantaient déjà Coco Chanel. De nos jours Marc Jacobs et Tom Ford sont aussi tombés sous leur charme).

Le jeune Edward rencontre Niki de Saint Phalle pour première fois lors d'un vernissage de Jean Tinguely, au cours duquel elle offre un dessin à la personne coiffée du chapeau le plus original. Le gagnant n'est pas Edward, mais la rencontre le marque. «Il émanait d'elle une autorité physique et morale impressionnante. En tant qu'artiste, on est tout le temps confronté à des questions d'accrochage, à des décisions créatives... cela ne signifie bien sûr pas pour autant que l'on ne peut pas aussi souffrir d'angoisses... mais ces moments sont, la plupart du temps, réservés aux petits cercles d'amis proches.» Son père en fait partie. À cette époque, la galerie reçoit souvent des rouleaux de fax de 300 mètres de long remplis de commentaires et d'indications de Saint Phalle.

«Niki était une femme extrêmement forte, et en même temps d'une grande fragilité physique. Jean Tinguely était un personnage à la fois plus brutal, une force sauvage, et très affectueux. Ensemble, ils représentaient la quintessence de ce que sont un homme et une femme.» Niki était aussi merveilleusement belle, tout comme la mère d'Edward, Marcia Donnelly. C'est à Marcia, ancien mannequin et fille d'un lord, qu'il doit ses prénoms – Rupert Reginald Edward: «C'était certainement une manière de vouloir rattraper le poids du nom Mitterrand», dit-il en souriant. Et ajoute, sur un ton sérieux: «Elle m'a appris l'empathie vis-à-vis du monde». Suite au divorce précoce de ses parents, Edward suit sa mère et vit avec elle dans

«environ dix-huit endroits différents – y compris dans la tour délabrée d'un château en ruine... Les Anglais ont tous un rapport un peu cinglé avec la nature». Quand il a quatorze ans, sa mère décède. Edward retourne alors vivre chez son père, à Paris.

La première œuvre d'art qu'Edward vend est une lampe de Niki de Saint Phalle. Une sculpture ornée d'ampoules, montée sur un socle signé Jean Tinguely (un autre homme aux sourcils prononcés). «Il s'agissait plutôt de la personification d'une lampe. Au milieu elle avait suspendu, comme le cœur de la sculpture, une de ses figurines de Nanas. C'est une œuvre magnifiquement décorative, colorée, et très libre que Niki a créée dans ses meilleures années», se souvient-il.

La créativité d'Edward lui-même – «Je ne sais ni danser, ni peindre, ni chanter» – réside dans l'art de choisir et d'accrocher les œuvres des autres. «J'adore ce sens du plein et du vide dans une exposition.» En composant des discours et des dialogues entre les œuvres et l'espace qui les entoure, il les anime et les transforme, et crée de nouvelles perspectives. Le motif qui pousse un client à acquérir une première œuvre lui importe peu – il s'agirait souvent de raisons liées au statut social, «d'abord le chalet, puis la voiture... Viennent ensuite la culture et le vin. L'opéra n'arrive que plus tard. Mais qu'il s'agisse d'une ambition sociale ou d'un investissement, l'art nous touche, on se fait prendre au jeu». En sa qualité de conseiller en art, il lui arrive aussi de faire fonction de filtre rigoureux: «Parfois, je dois aussi insister pour que certaines pièces soient retirées des collections. Une relation de marchand de tapis ne m'intéresse pas.»

Le monde de l'art et les collectionneurs ont changé, raconte-il: «Avant la deuxième crise pétrolière, les collectionneurs d'œuvres d'art portaient à Venise en sandales et lisaient Baudelaire. Cela ne veut pas dire qu'ils n'ont pas fait de grandes réussites – parmi eux figurait par exemple Richard Branson. Depuis, le marché de l'art est devenu très spéculatif, mais cela ne concerne pas l'ensemble du marché.» Pendant quelques années, il avait aussi ouvert une succursale à Zurich. Il a surmonté la dernière crise grâce à des projets de design en édition limitée – entre 2007 et 2009 – avec des noms majeurs de la scène internationale du design comme Tom Dixon, Maarten Baas, et Studio Job.

«Des années durant, j'ai moi-même emballé et déballé les œuvres, conduit les camions et fait les comptes. Maintenant, ma vie est beaucoup

plus facile et je dispose d'une meilleure infrastructure.» Edward est aujourd'hui devenu conseiller en art et sa galerie fait principalement office de bureau. Depuis 2003, il préside le Quartier des Bains, une association qu'il a cofondée, rassemblant galeries et musées. Le regard d'Edward se pose sur *Put your eyes back in your head*, l'œuvre d'art de Barbara Kruger installée dans l'entrée de son espace. L'œuvre n'est pas à vendre, mais a une fonction éducative. Edward affectionne particulièrement *Watch my Butterfly*, de John Armleder, sur un autre mur. Ce sont des gouaches et des textes inscrits sur un papier à lettres d'un hôtel de Nairobi de 1975, disséminés sur le mur comme les ailes d'un papillon. L'œuvre rend hommage aux artistes du groupe Fluxus et fait partie d'une thématique de l'appropriation. «Je ne suis pas spécialement un bon vendeur, mais quand une œuvre me plaît particulièrement, j'ai presque l'impression de l'acheter pour moi». Il est aussi lui-même collectionneur: «Cela me semble nécessaire – on attend aussi d'un psychologue qu'il ait lui-même suivi une thérapie!» Sa dernière acquisition en date – une trouvaille particulièrement rare, chez un collectionneur suisse – était un mouton de laine de François-Xavier Lalanne.

Dans le Sud de la France, Edward et son père ont acheté un terrain de dix hectares pour la Galerie Mitterrand à Paris. Ce domaine se situe en lisière de forêt, à proximité de Saint-Tropez, non loin de la Galerie Villa Navarra, de la Fondation du sculpteur Bernar Venet et du château Lacoste. Un terrain que père et fils, en vrais alchimistes de l'art, transformeront en parc de sculptures monumentales. Hector et Terence, les fils d'Edward, pourront à leur tour se perdre entre les œuvres et la nature, et développer leur propre sensibilité de l'esthétique. *Le Domaine de Muy* ouvrira ses portes – sur rendez-vous – en juillet 2015 avec une exposition conçue par Simon Lamunière.

Lors du vernissage de la Galerie Mitterrand à Paris, on pouvait découvrir une sculpture monumentale de Mark Handforth. Intitulée *Deep Violet*, elle représentait une étoile brillante et légèrement bosselée dont l'une des branches était cassée, comme à cause d'un impact violent au moment de son atterrissage dans la galerie. Les tubes lumineux sur les murs tout autour évoquaient une éclipse, appelant le regard sur une étoile montante qui devrait briller encore longtemps. En septembre prochain, on pourra y découvrir les œuvres du sculpteur Gary Webb.